

Frédéric Nathan-Murat  
Psychiatre Psychanalyste  
10 rue Saint-Antoine 75004  
06 80 90 99 65  
[frederic.nathan-murat@wanadoo.fr](mailto:frederic.nathan-murat@wanadoo.fr)

A l'adresse des Educateurs  
A propos de : Individuel, Collectif et Institutions.

Je vais commencer par vous raconter une petite histoire, celle du conférencier, qui, à peine arrivé, demande à l'assistance : « Savez vous de quoi je vais vous parler ? » et comme celle-ci lui répond oui, il quitte la salle en disant « Alors ce n'est pas la peine que je vous parle. »

Quelques mois plus tard, on retourne le chercher. « Savez vous de quoi je vais vous parler ? » et l'assistance de dire « Non », lui de conclure avant de partir, « Alors inutile que je vous parle ».

A quelques temps de là, on retourne de nouveau le chercher. « Savez vous de quoi je vais vous parler ? ». « Oui » crie la moitié de l'assistance, « Non » l'autre moitié. « Bon ! Eh bien, que ceux qui savent explique à ceux qui ne savent pas ! » conclut-il une dernière fois avant de s'en aller.

Au delà du sel de cette histoire, on entend bien, qu'il ne saurait être question de prétendre déjà tout savoir, lorsque vous recevez un jeune, pas plus qu'il ne soit acceptable, qu'il ignore tout des raisons pour lesquels il est là.

La problématique est situationnelle.

Nous ne savons rien les uns des autres

Je ne sais quasi rien de votre institution, de votre cadre de travail, de vos activités, des idées que vous vous faites de vos fonctions.

Vous ne savez rien de moi, si ce n'est le peu qui a présidé à ma présentation.

La seule chose que nous sachions un tant soit peu, c'est la raison de notre rencontre et précisément, les questions dont nous sommes supposés débattre.

Pourtant, nous ne pouvons que supposer, qu'imaginer ce que sera notre débat, ni ce que nous y serons, ni comment nous en ressortirons.

Telle est bien la castration de « l'être », d'être parlant, avec laquelle, il nous faut nous familiariser.

Sait-il pourquoi il est là avec vous ?

Peut-il vous l'expliquer ?

Peut-il expliquer l'idée qu'il se fait de votre fonction ?

Car c'est bien lui qui est le sujet supposé savoir, en face de qui, il est préférable que vous soyez un sujet sans supposition.

Car nous ignorons ce qui préoccupe chacun dans ses désirs d'advenue.

Au centre de notre intérêt, doit présider la question des relations, toutes ces modalités

de rapport qui nous lie les uns aux autres, nous font les uns les autres dans l'intrication de leurs combinaisons.

Il faut dire que la jouissance sexuelle emprunte tout son symbolisme à l'interdit de choses confuses.

Au centre de notre intérêt doit donc présider la fonction de la parole.

Ainsi, je recommande aux éducateurs de ne pas prendre connaissance du dossier des jeunes avant la première rencontre.

Car il ne s'agit pas d'être avec eux dans la méconnaissance de notre division subjective, entre notre vouloir et sa parole qui nous extrait de notre animalité et notre pouvoir, celui de nos écritures, dans l'après-coup rétrogrédient, qui en éclaire les causes : les contraintes de nos interdits sociétaux.

Au gré des lois du signifiant, des flux et des reflux font l'histoire dans la structure, laissant un sujet divisé par une succession de temporalités, du ruissellement de petites lettres entendues, au ravinement du lieu de l'Autre, ce lieu des signifiants, dans le ravissement des inventions, des créations phonématiques de la parole.

Les vagues humaines des générations qui se succèdent, où la destruction, la mort et la pourriture laisse place à la vie, prolifèrent.

Mais surtout, leur ressac induit l'émergence à construire, l'inconscient de chacun dans la musique des dire, des cohortes de « l'hume à vanités » qui l'ont précédé.

Éternelle structure rétro-grédiente dont l'imprédictivité induit la répétition récursive, qui nous aliène au « lent-gage », comme seule promesse d'une plus-value de plus de jour.

J'étais parti sur Bataille, que m'avait proposé Jean-Michel Mack puisque que vous y travaillez, mais Monsieur Resch, votre directeur, que je remercie aussi de cette invitation, m'a proposé de me centrer plutôt sur les problèmes de l'individuel et du collectif, comme des rapports à l'institution.

L'individuel qui, pour moi, est voué à la mort et le collectif qui voue à la vie, m'ont donc plutôt incité à émailler mon intervention des écrits de Freud, Lacan, Kojève, Canghilem, Lévy-Strauss, sans compter François Tosquelles et Henry Meschonnic, afin de mieux vous entretenir de nos appareillages subjectaux.

J'étais d'autant plus favorable que quelque chose me dérangeait dans l'approche anthropologique, phylogénétique de Bataille.

« L'essence de l'homme est donnée dans l'interdit de l'inceste et dans le don des femmes qui en est la conséquence » p 52, Histoire de l'érotisme

Je pourrais dire au risque d'être réducteur que si son approche s'entame des interdits incestueux, elle ne vient pas s'ancrer dans la loi de la parole et son immanence pour se tourner surtout sur la dimension réelle matérielle des corps.

Certes, dans une relation de réciprocité des uns aux autres, mais, relevant plus d'un comportementalisme universel, qui, s'il s'appuie sur les modes relationnels et

dialectiques de développement, sur les interdits, issus des mythes et des rites, n'en dégage pas l'assise discursive, propre à éclairer les dimensions de réel, de symbolique et d'imaginaire de notre condition de « parl'être », de « parlettres ».

Du coup, bien qu'il s'appuie avant tout sur le symbolique, il n'en dégage pas suffisamment la structure élémentaire langagière, freudienne, voire lacanienne, pour n'en relever que celle des parentés levy-straussiennes.

La malédiction est, strictement, celle du désir incestueux œdipien sans être pour autant la diction du mal : notre prématurité, notre prison, dont seul l'autre, Autre et le langage peut nous ouvrir la porte.

La question n'est pas de savoir si l'œdipe est universel, la question est de s'apercevoir que l'universel est œdipien.

Du coup, sa psycho-pathologie est avant-tout, celle de l'imaginaire, celle de Sade, un homme qui se veut souverain, apte à vivre sans autres, au point que sa cruauté les réduit objets, dans le rejet du langage, considéré comme indigence.

Si sa sexualité est analytiquement acceptable, serait-ce de considérer le langage comme indigence, dont Sade a politiquement pâti ?

C'est donc, pas sans déplaisir, que j'en viens à Tosquelles et Meschonnic, ses contemporains plus lacanien, quitte à revenir occasionnellement à Bataille.

Fous ou délinquants, les jeunes dont vous avez charge, n'en sont pas moins être à devoir parler, dans un véritable choix forcé que doit, avant tout soutenir l'institution, si elle se veut d'accueil, d'éducation, de soins.

Registres, qu'à mon sens, dans votre fonction, il importe peu de différencier, puisque quoi qu'il en soit les trois seront intriqués dans vos actes.

Éduquer, soigner, gouverner, trois pratiques impossibles, nous enseigne Freud.

D'où la nécessité première d'activités de co-présences, de co-actions, de co-responsabilités, dans ces histoires que vous recevez au cas par cas.

Car la question centrale est bien celle du structuralisme qui préside, à nous autres les prisonniers, dont la prématurité de « n'ai sens » se voit tisser par les fils complexes de dépendances multiples.

C'est qu'il ne faut pas perdre de vue, que « la vérité de la souffrance névrotique est d'avoir la vérité pour cause, » énonce Lacan, or comme il le lit chez Freud, la vérité ne se révèle que de parler.

La réflexion devra donc se partager entre l'analyse du transfert des découpages singuliers et l'analyse institutionnelle des menées du collectif.

L'ordre symbolique engage les partenaires dans une pratique de communication et d'échange, qui réclame d'autant reconnaissance, que nos sujets de la science moderne sont cruellement réduits à l'isolement individuel de rouage machinique.

Et nous ne pouvons éluder la question du manque, induit des coupures signifiantes,

qui rend discontinue la réalité psychique et ses fantasmes, tout comme la question du vide fonctionnel entre elle et la continuité du réel des faits.

Impossible d'éluder la problématique psychanalytique et la problématique politique, de ces sujets de l'inconscient, de ces sujets construits des aléas de la parole.

Pour sortir de la pulsion de mort du théâtre de la cruauté, il nous faut situer les choses, les combinatoires opérantes à l'intérieur des réels institutionnels, afin d'y inciter les investissements et transferts, plutôt que de les voir se perdre sur les personnes concrètes.

Il ne s'agit pas de se perdre dans une psychologie de la forme réduite au visuel, ni à une psychologie des fonctions qui viendrait opposer le moral au physique, l'âme et le corps comme chez Descartes, dans une opposition qui divise pour mieux régner et contraindre à faire le mort.

Il s'agit de raisonner en termes d'appartenance articulée, âme et corps, deux substances en une, dans la totalité de Dieu dirait Spinoza, comme peut l'être le corps humain avec ses organes à la physiologie relationnelle et ses systèmes d'échanges fonctionnels, topiques, dynamiques, économiques.

Car « l'esprit est l'idée du corps », une réversion moebienne, prise dans ses affectations au monde extérieur, aurait pu dire Spinoza.

De là, s'enchaînent, nos sentiments et nos passions, dans la relation à l'autre, selon qu'elle nous affecte d'une joie qui nous rend actif et nous stimule ou d'une tristesse qui nous rend passif et nous déprime, ou encore dans le désir et ses désirs de désirs qui nous font persévérer dans notre être.

Certes, chez Bataille, le circuit de la générosité générale, s'organise comme la communication organique et le langage ouvre à l'avenir en intégrant passé et présent. Mais la communication humaine y répond par des signes à d'autres signes, instaurant dialogue, ce qui nous enferme dans l'univers de langage grec de notre occident, là où le « Drash » hébraïque, constitue un troisième niveau de lecture, qui nous rend sensible à la mélodie des rythmiques de l'énonciation, reflet de l'échange signifiant du souffle du vivant.

Pour préciser plus avant, avec Kojève (Le concept, le temps et le discours, note p 182).

« Le morphème dont le sens ne peut être détaché est un signe qui est un phénomène vital et non-humain. Tandis qu'un morphème dénué de sens est un symbole qui est un phénomène silencieux et non discursif. »

Auquel, on pourrait ajouter, que le signifiant est un phénomène sonore ou silencieux, discursif, humain, doué de sens, dans la prise en compte de son adresse, de son contexte.

Je vous propose donc de distinguer :

<u>S</u>	Signe	<u>S</u>	Symbole	<u>S</u>	Signifiant
s		—		<u>a</u>	
		s		s	

Mais la tradition scolaire nous intime de nous taire pour apprendre à écrire l'alphabet.

A se vouloir Spinoziste, on pourrait dire que le langage est une substance double : parlée, agis, pensante et écrite, idée, étendue, où les mots dissolvent les choses autant qu'ils les créent.

Dans sa phonostylistique, Troubetzkoy différencie parmi les éléments représentatifs de la langue, la fonction expressive et la fonction d'appel.

La fonction expressive vient caractériser le sujet parlant.

La langue étant une institution sociale, des procédés conventionnels viennent ainsi spécifier le sexe, la classe d'âge, la classe sociale, la culture, la provenance de la communauté linguistique du sujet parlant en l'instant.

Au point que ses diphtongaisons le différencie comme ses vêtements et si ils ne le révèlent, ils n'en traduisent pas moins, la façon dont il veut paraître en l'instant, au point où, il en arrive parfois à employer des procédés expressifs tout à fait personnels.

La fonction d'appel, de déclenchement vient s'y articuler.

Ces procédés servent à provoquer des sentiments, des émotions chez l'auditeur, allant jusqu'à compliquer la distinction langue et parole, à travers des intonations linguistiques quasi universelles.

Il en va ainsi de certains cris de douleurs, de certaines interjections qui trahissent les affects, des mimiques aptes à séduire ou effrayer, des sifflements à l'endroit des jolies filles où nous inviterait Bataille, ou encore du rire, qui dissémine ses éclats dans le fou-rire général et distingue les étrangers, qui à n'être pas dans la onda, rient si souvent à contre temps.

Il faut dire que l'ironie peut facilement y côtoyer l'éloge.

Ainsi, là où l'expression s'épuise à vouloir jouer de parades quasi animales, l'audition lui répond par des mascarades bien humaines.

Car la fonction appellative de l'intension du désir signifiant reste volontiers oublié, derrière le représentatif prestigieux de l'expressif.

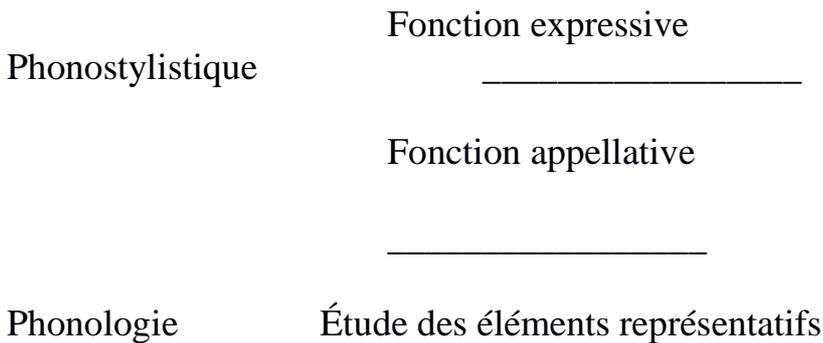
La langue où l'on parle derrière la langue dont on parle.

A parler, on s'oublie parlant.

Qui suis-je là, dans cette adresse à l'autre dont j'attends réponse ?

Vient alors la troisième branche, l'état des choses dont on s'entretient, la phonologie proprement dite, l'étude de la face phonique de la langue, de sa valeur représentative.

Ainsi nous aurions le schéma suivant, pour étudier la face phonique de la langue.



Pour Saussure, le signe comporte deux plans, la chaîne des signifiants sensibles, la chaîne des signifiés intelligibles. Ils sont donc contingents et arbitraires.

Les signifiants eux n'obéissent pas à la chose signifiée, mais à un système de lois d'enchaînements, susceptible de permutations et redoublements, de retour en arrière. Déplacements et substitutions, dont l'après coup éclaire les causes, disait Freud. Métonymies et métaphores, dont la rétrogrédience fonde les suppositions, poursuivra Lacan.

Mélodies, rythmiques et prosodies des signifiants insisterait Meschonnic.

Récurtivité et imprédictivité conclurait René Lew.

D'où l'intérêt des comptines et autres jeux vocaliques fonctionnels, où les chiens font miaou et les chats ouah ouah, car tout le plaisir est au découpage, à la combinatoire des phonèmes, que seules leurs oppositions distinctives permet de définir.

Le structuralisme donne ainsi sa dimension scientifique, en faisant connaître sous l'événement, la structure du langage, si nécessaire pour travailler sur les événements de langage.

D'autant que le désir ne cesse de se mêler de la partie, comme le montre Lacan, en se faisant l'élément actif et discriminatoire du choix des signifiants, au point que les signifiés se font signifiants d'autres chaînes.

L'essentiel est que le jeu permette de m'affirmer et d'être reconnu par l'autre, qu'il entende mon désir, comme un manque, où la question n'est pas tant de savoir qui compte quoi pour qui, mais bien plutôt, comment je compte ..... pour toi ?

Car l'idée du corps dans ses affectations le constitue, le rendant actif ou passif, persévérant dans son être, nous enseigne Spinoza.

Là, où la chaîne signifiante règle ses combinatoires, le signe lui se fait rapport, barre de fraction, qui laisse glisser les chaînes impunément, produisant l'arbitraire des enjeux de l'inconscient.

Et chacun, dans les limites de sa société linguistique d'y aller de sa musique, des découpages de sa rythmique, pour ordonner le monde de ses significations.

Ainsi les activités de découpage, qui symbolisent si bien les problématiques inhérentes au langage, se révèlent propices au dépassement des inhibitions, symptômes, angoisses et culpabilités, dans la liberté de créer du nouveau. Ainsi, chaque langue y va de ses ciseaux. Et comme Rabbi Akiba, il n'y a plus qu'à jouer des lettres.

Dans ses études sur le vivant, Georges Canguilhem nous témoigne ainsi du paradoxe de certaines idées reçues, quand il affirme que les machines ne sont en rien monstrueuses, puisqu'elles sont incapables d'adaptation, même quand elles empruntent les langages algorithmique de la cybernétique et mettent au point des logiciels générateurs de logiciels.

C'est le biologique, le vivant, qui est monstrueux, dans sa capacité monstrueuse à s'adapter, à se composer, à se recomposer.

Au point même que l'activité intellectuelle forgerait en acte ses nouveaux circuits neuroniques, dans l'emprunt des nouveaux cheminements de sa toile.

Au point donc, qu'à côté du biologique, le langage, lui, est une hyper monstruosité, dans ses capacités de déplacements métonymiques et de condensations métaphoriques, dans ses capacités dysrythmiques.

Une véritable « métaphormose », qui ne se conjugue que d'échanges de jouissances ! Le désir de l'homme est lié à sa cause le plus-de-jour.

Il prend sa source dans le champ d'où part tout effet de langage, dans le désir de l'Autre, occupé en cette occasion par la femme et les conditions de sa jouissance, explique Lacan ( « D'un discours qui ne serait pas du semblant » Seuil P 71 ).

Le phallus est alors cause du langage. Que veut-elle ?

Le phallus est alors un vide qui cause l'engage.

Dans le flou, au vide et au vague et dans le brouhaha du tohu bohu qui président à son état de prématurité, le nouveau-né, cherchant les limites de son intégrité psychique et physique, découpe son corps.

Ce pied lui appartient-il ?

Ce sein est-il sien ?

Mais non, mon gros bêta, il est à maman !

Et le voilà bientôt à devoir aussi découper sa famille, sa tribu, sa société, quand les affects issus du fatras proprio-cénesthésique de son vécu corporel réclame et nécessite de recevoir, dans un après coup rétrogrédient, une interprétation verbale vraie, dont le sens et la puissance signifiante émane d'ailleurs, du lieu de l'Autre, au gré des discours de l'autre.

C'est qu'il est prêt à refuser sa condition de parl'être, pour sombrer dans la « qué quête ? » infinie de la totalité du possible, dirait Bataille.

Par contre coup, y rejettera-t-il aussi l'interdit ?

La révolte contre ses impossibilités physiques réelles, sa prématurité, la nécessité de

respirer où le contraint maintenant la transformation de son autonomie dans la perte de son placenta, son premier objet, qui était bien le sien et non celui de maman, l'instruit maintenant de sa nouvelle dépendance, cette fois à l'ordre symbolique, à l'obligation d'une pratique des échanges, qui lui délivrent les valeurs des usages.

Va-t-il accepter de jouer de ce nouveau « plat sympa », ou va-t-il se révolter contre ces nouvelles obligations symboliques, que lui impose l'Autre de son groupe social, y instruisant son psychisme ?

Négation et retour, ou double négation venant ouvrir l'impossible au possible.

Car quoi qu'il décide, l'interdit se fait « l'instant où ce qui fût nié est rappelé comme désirable ».

Il a beau s'éloigner du danger, voir même le forclore comme n'ayant pas été, « l'interdit, lui, maintient dans l'angoisse de la tentation ». (Bataille P95 )

Force est de s'obliger, puisqu'il ne peut pas, ne pas parler.

Le langage détache du corps et ouvre à la socialité.

Dans les jeux, rondes et autres, les enfants sont au-dessus de la barre, dans les chaînes signifiantes et ils s'amuse à faire glisser dessous des significations diverses.

Am, stram, gram, pik et pik et colégram et autres jeux de furet.

De même dans l'institution joue la double articulation du langage, entre la diversité des activités, des ateliers, des lieux de travail, dans leurs oppositions distinctives (phonèmes) et la façon dont elles se posent en unités significatives (Monèmes).

Le signe joue de sa double face, phonique et visuelle, signifiant, signifié, même quand l'on ne fait que parler, mais qu'émettre et entendre n'en demeure pas moins un seul et même acte de parole.

Car le langage est déjà là avant que je n'y sois. « je ne langue pas » (Tosquelle P46).

Le langage rentre en moi et m'empoisonne inévitablement l'oreille, comme Hamlet et Othello. Je parle quand il sort de moi.

Les rapports d'échange langagier donnent forme à tout rapport social.

L'échange préside toujours à une contre valeur de choses dissemblables, au point que parfois la traduction se trompe en voulant « lover » une orange.

Erreur en fait toute relative, car si je dois traduire de l'anglais au français, mieux vaut angliciser le français, pour préserver le sens de l'auteur, que de franciser l'anglais.

La question est politique nous dirait Meschonnic.

Ainsi les enfants ne cessent d'échanger paroles et objets.

Je te donne dix billes, tu me devras un calot, tels se constituent les trésors.

Au point que face au maître autoritaire, l'alternative ne laissera choix qu'à une réponse absurde, à côté, pour, dans cette confusion, faire différencier à ce sourd qui s'y croit, la contrainte qu'impose son autoritarisme et celle, obligée, de la parole et du langage, auquel l'enfant, lui, ne récuse pas de se plier.

Ainsi les clubs d'échanges et de coopérations sont toujours activités bienvenues.

L'intégration n'est pas une proposition cannibalesque d'Ego, tenu de s'identifier à cet autre qui se voudrait Autre incarné.

L'intégration est articulation, un mot commun au corps et à la langue.

Le fait de langage est un concept articulatoire, qui rend possible l'échange, dont le symbole n'est que dans l'équation des donnés et des dus.

Le « Sun-bolon » était le gage de reconnaissance de la tésère antique, une médaille dont chacun détenait une moitié, nous rappelle Tosquelles (P 51).

Le symbole est la corrélation de deux événements, tels qu'ils se révèlent dans le mot de passe, question réponse, jamais l'un sans l'autre, jamais l'un à la place de l'autre. Même quand ils dévoilent leur vraie nature infra linguistique, en se réduisant à un jeu de lumière ou à une rose portée à la boutonnière.

« L'engage » est au pacte, à l'opérateur d'un rapport, entre deux signes ou entre deux signifiants, qui n'ont aucune valeur en eux-mêmes, mais qui ouvre la porte à celui qui détenant l'autre moitié, se voit autorisé à entrer.

Le symbole n'est pas le fait d'un seul, puisqu'il engage des partenaires, au point même que l'on puisse estimer que quand il se singularise, c'est qu'ils sont ignorés ou récusés. Le « lent gage » se joue ainsi de la découpe, dans des équations à plusieurs inconnues.

Il nous faut donc être attentifs à ceux qui sont engagés par les symboles que le jeune fait jouer dans ses rencontres, car ils ne relèvent jamais d'une fantasmatique imaginaire, qui serait individuel.

La parole n'est signifiante que par le filtre d'une structure sociale, comme ici et maintenant, votre institution, comme celle à laquelle j'appartiens et plus largement le domaine socio-éducatif, dont nous participons ensemble, dans le cadre des lois et mesures des politiques d'état.

« Le symbole appartient, à un ordre de valeurs signifiantes, qui se présuppose lui-même dans son altérité radicale à l'égard de toute réalité donnée ». (Ortigue le discours et le symbole)

Il ne répond qu'à un signifié virtuel, qui est la règle de syntaxe intérieure au langage.

Il est autre que toute réalité naturelle empirique.

Les échanges inter-humains, mots, idées, objets, hommes, femmes, nous façonnent sur mesure.

Le symbole introduit quelque chose de plus que la vie, un serment, un pacte, des droits faits d'obligations, une loi sacrée, dont l'essence est l'existence même et qui fait paraître la mort, la finitude et dans l'univers chrétien, la conscience de la faute, comme essentiel à la dignité « hume haine ».

La loi de la parole s'édifie du renoncement au meurtre (Question sur laquelle Bataille insiste peu) et s'autorise d'un pacte avec les vivants, l'interdit incestueux.

Mais par les temps qui courent, le symbolisme secondaire logico-mathématique règne en maître et joue de ses éternités, pour forclure le sujet contingent et ses obscures temporalités verbales.

Au point que le « ne » discordantiel qui préside à son imprédictibilité se voit oublié derrière le « ne pas » forclusif qui préside au sujet de la science, qui dès lors, en substituant l'impossible à l'interdit, la privation réelle à la castration symbolique, défaille à se symboliser sujet de l'inconscient, sujet de l'obscur complexité des temps verbaux.

Le symbolisme primaire inconscient est lui, sans objet, n'importe quoi pouvant être adressé à quelqu'un et l'on ne le sait que trop.

Les lois du langage instaurent les structures existentielles, entre ce qui s'entend et se lit et ce qui s'en écrit en corps.

La « Drite Person », la non personne, nous limite en nous ouvrant aux choses dont on parle, dans l'univers où l'on parle.

L'amphore déposée sur la plage se doit d'être vide, afin de pouvoir être rempli par les échanges.

A défaut, le pieu planté, érigé phallus, se veut promesse de retour, promesse de reconnaissance, sans préjuger de ce qui sera échangé (voir Tosquelles P57).

Il faudrait évoquer ici la fonction du Potlatch, tel qu'il oblige, mais faute de temps, je vous renvoie au livre de Marcel Mauss sur le don.

Pour mieux différencier le symbolique de l'imaginaire, évoquons maintenant le stade du miroir.

La première enfance se joue d'objets partiels et d'angoisse de morcellement qui font d'abord éluder la voix de l'autre dans un « Pas ça » puis d'un « ça n'a pas été » ou le nourrisson forcluant ou déniait l'entendu, récuse d'avoir à se situer.

Mais cet évitement des sollicitations du monde extérieur, favorise plutôt une phase dépressive de grande solitude, de grande impuissance, d'autant qu'il n'a pas encore acquis la maîtrise de ses muscles et de ses mouvements.

Force lui est donc, dans sa dénégation même, de se forger des imagos incertains qui fassent trace de son existence, puisqu'il n'est pas sans savoir avoir entendu la voix, une sollicitation de l'autre, vécu comme un Autre, puisqu'en émane un appel signifiant.

Sa joie va donc le faire se dresser, quand, dans les bras de l'autre, il découvre son image au miroir.

L'approbation joyeuse de l'autre qui nomme son image comme étant la sienne, renforce son sentiment d'assomption dans son corps.

Dès lors, il élabore son schéma corporel (sheme, en hébreu, qui rend visible, ou plus précisément lisible, ce qui s'entend), à travers ce système de leurres, qui entretient « l'hume à vanités » dans un vrai mensonge sur elle-même.

Piégé dans le monde des apparences, sa vie imaginaire le fourvoie, le plongeant dans l'éternelle quête de son être vrai.

D'autant que, même à constater l'image au miroir, difficile de savoir si il n'a pas un poisson dans le dos, comme de savoir de face, quelle dimension s'est inversée. Puisque si de face, il croit y percevoir l'inversion de sa droite et de sa gauche, lorsqu'il marche dessus, il se voit bien marchant sur la tête, les pieds au plafond. Sans compter, l'incompréhensible imbroglio quand il tente de s'y serrer la main. Ce qu'il ignore, c'est qu'en fait, c'est lui qui s'est retourné, en se présentant au miroir et que celui-ci n'y inverse que la dimension annulée dans son regard.

Dans la méconnaissance de sa division symbolique au langage, comme de la duplicité d'une représentation qui se substitue à l'objet, le Moi Idéal vante le « moi-même » de ce modèle fascinant.

Au point que Narcisse s'idolâtre, sourd à Écho qui l'appelle.

Dès lors, les modèles identificatoires se succèdent, aliénant à l'image des proches. Dès lors, la consubstantialité fusionnelle qui le liait à sa mère est l'objet perdu des rencontres passées, dont l'effacement le plonge sans fin dans la « qué quête ? » de nouveaux rapports.

Loin du toucher, de l'odeur ou de la vue qui réclament plus la présence pour être invoqués, les sensations auditives où les jeux musicaux de la structure signifiante, qui ne signifient rien, si ce n'est l'autre, lui empoisonnent éternellement l'oreille comme Hamlet et Othello.

Chaînes de signifiants phoniques et chaînes d'objets transitionnels de remplacement, étayent la base symbolique, cardinale à chacun.

Au point que le désir pourra fantasmer sans cesse de recréer sa structure imaginaire idéale d'un deux en un.

Mais la fonction du nom qu'on lui a soufflé en est maintenant à l'engendrer bien plus que son image.

Et il y faudra le père pour assurer entre eux, l'élément tiers, le langage, qui ouvre à la présentification de l'absence propre à éliminer l'angoisse jusqu'à la socialisation.

Non point tant ici, le père réel, qui aura son rôle à jouer en permettant à l'enfant de concilier son désir et la loi, mais le père symbolique, celui, inscrit dans le désir et la parole de la mère.

Et s'il n'y est pas trop déprécié, le Nom du Père y mitonnera ses petits plats.

Spaghettis bolognaise, flamiches flamandes, baguettes parisiennes, ou pékinoises pour ceux qui y entendent l'instrument.

Par lui, l'enfant accède à la vie sociale à travers des façons de manger, des façons de dormir, des façons de marcher.

La combinatoire phonématique s'exprime en équations algébriques, prisées par la

Kabbale, étouffée au Moyen-Age, avant de renaître pour façonner les machines de la Science.

Les religions du Livre, du Verbe et de la Loi, soit du Symbolique, comme de la fonction performative de la nomination, quand elles n'en restent pas à une représentation anthropomorphe de Dieu, prennent ainsi le pas sur les polythéismes, attachés aux images du corps.

Loin de capter l'enfant dans une relation à deux, il s'agit donc d'être attentif au jeu du langage, qui ouvre la voie d'une ironie sage, apaisée, au regard de soi-même.

Car au-delà de la reconnaissance existentielle qu'il attend de l'autre, ce sont les signifiances imaginaires à valeur symbolique, qu'il s'est forgé de lui-même à son monde, ses signes cardinaux, dont il cherche validation symbolique en l'autre.

L'univers humain ne se révèle jamais en pleine lumière.

Il s'agit donc de jouer des miroirs, des paravents et des portes qui en cachent, si volontiers les recoins.

Il en va ainsi de la fonction des portes qui discriminent nos terriers au gré des appartenances.

Exemple probant, les portes dames et hommes où Lacan y lit à juste titre un lieu de ségrégation urinaire.

Quoiqu'il en soit, c'est là qu'il s'agit d'évacuer nos déjections, dirait Bataille, car à considérer les détritiques dont il parle, il s'agit surtout, je crois, de ce qui sort de nos corps.

Et puis, pourquoi ne pas parler du père, de l'idée qu'il s'en fait, de sa fonction.

Car l'activité imaginante est tout aussi indispensable à l'homme, que son ancrage dans le symbolique.

Car si la métaphore paternelle donne sens au désir de la mère, elle n'a fait que remplacer la signification d'un nom, celui du père de l'enfant, monsieur X, à qui l'enfant peut s'adresser et qui lui peut parler.

Le nom est ce qui par essence implique la loi.

Ainsi peut-on multiplier les leurres, les lieux de semblant, à condition de ne pas s'y croire et de parler en son nom.

En ce nom, qui engage en propre, plutôt qu'au titre de son statut, qui n'est jamais que référentielle du cadre institutionnel.

Récuser le « statues taires », pour faire vibrer et interroger la fonction.

Pourquoi ne pas lui faire savoir qu'il compte pour vous et qu'il est important que chacun tienne sa place et sa fonction, dans ce travail que vous vous proposez de mener conjointement ?

A cet égard les techniques de changement de rôle sont souvent profitables.

Et puisqu'il s'agit de pister comment ça parle en corps, ne pas oublier que le moment

de la coupure à valeur d'interprétation analytique.

Elle fait changer de discours et permet en cela de sortir de l'angoisse, où le discours saturés d'acquis inamovibles, ne laisse plus place à la parole.

Comment va donc s'articuler le parcours sautillant, discontinu, du phonématique et les fils tendus du moi à ces identifications imaginaires, fusionnantes, globalisantes. Car le sens de l'inconscient n'est pas un sens caché mythifiant, il est l'insistance des lois signifiantes de l'organisation phonique, non-signifiante par elle-même, non-sens particulier à chacun.

La temporalité rythmique des voix entendues a précédé de loin les visions spatiales de nos yeux mi-clos.

La causalité psychique joue au delà des catégories du réel comme de l'histoire qui donnerait sens à la vie.

Elle ne relève ni d'une herméneutique des motivations, ni d'efflorescences esthétiques, imaginaires ou éthiques.

Elle est l'insistance de ses combinatoires inconscientes, de ses résistances, de ses transferts et des répétitions de ses pulsions.

La psychanalyse lacanienne l'aborde à l'aide de formules algébriques où jouent des caractères opératoires  $\diamond$  et des petites lettres  $\$, a, A$ .

L'inconscient de bouche à oreille nous plonge dans cet « uni-vers » du « lent gage », qui ne cesse de nous faire autre que ce que nous imaginons être.

La causalité de la folie opère, elle, de la méconnaissance où la belle âme s'y croie, se rigidifiant à l'encontre des moindres mouvements.

En cette période où le miroir invite à l'imaginaire, le jeu du « For-da », donne assise au symbolique.

L'opposition phonétique articule le symbole de la présence et de l'absence de l'objet, dès lors asservi aux conditions de la symbolique singulière à chacun, dans son rapport à l'autre, dans son rapport à l'Autre.

Car, la rentrée de l'homme dans cet ordre, ne peut se faire que dans le défilé radical de la parole dans la relation à son semblable.

Après avoir découvert son image au miroir, le petit-fils de Freud en vint à « bébé-ooo », le même signifiant « ooo » qui connotait l'absence de l'objet « for » en était advenu le signifiant de l'image, image qui ne se soutenait que de la disparition de l'objet.

Il était ainsi renvoyé à son manque essentiel de sujet qui ne se spécifie que du soutien vacillant de son évocation imaginaire.

Mais de cette absentification imaginaire de l'objet et de sa connotation signifiante, pouvait advenir une subjectivité inconsciente.

Le visuel géométrique se double d'une perspective auditive algorithmique ouvrant à une structure lisible avant toute écriture.

La fonction des coupures doit donc passer au premier plan de nos intérêts techniques.

Le comique se joue de masques, d'imitations, de sosie, jusqu'à en révéler le pathétique, comme y excellait Coluche.

Il en appelle à l'autre du miroir, que je caricature.

Le mot d'esprit est une invite à partager avec l'autre ce que je n'ai pas dit, fruit de mon désir pensant, jouant de l'extériorité, pour persévérer dans mon être, dirait Spinoza.

Ce qui a disparu, refoulé dans la métaphore que j'ai induite, nous le reconnaissons, tous deux, comme manquant, dans ce qui aurait dû être la totalité de la chaîne.

Ce tiers commun, la « Drite Person » n'a pas lieu d'être un semblable, puisqu'il se révèle l'Autre, le lieu du trésor des signifiants ou comme trop souvent, à se vouloir inutilement incarné, le lieu du code des idées reçues.

L'objet métonymique du désir a ainsi produit une métaphore vive, de sens nouveau en place de la métaphore morte.

Mais le problème ne se réduit pas à savoir si « petit poisson deviendra grand, pourvu que Dieu lui prête vie », car la relation à la mère ne se réduit pas aux besoins de notre prématurité, ni à l'accumulation, où les frustrations de nos attentes imaginaires devraient nous aider à différencier Principe de Plaisir et Principe de Réalité.

La vraie question est plutôt celle de savoir que me veut-elle ?

Qu'attend-t-elle de moi ?

Et au-delà, mais que veut cette femme ?

Qu'en est-il de son désir dans tout ce qu'elle ne dit pas, dans tout ce que je ne vois pas et n'entend pas d'elle ?

Ainsi se fait jour un phallicisme imaginaire, dont les mystères sont tels, que le mieux pour le sujet est de se croire être l'objet manquant d'un tel désir.

Comment va-t-elle se situer dans cette problématique ?

Sera-t-il tout pour elle ?

Comment et pourquoi le désire-t-elle ?

Comment vit-elle sa propre castration ?

Car lui est désir de désir et il pourrait bien en arriver à ne pouvoir énoncer que son discours imaginaire à elle, dans la confusion de leurs « je » respectifs.

Après avoir voulu être le phallus de la mère, force sera de l'avoir, car le phallus n'est ni une forme, ni un fantasme, il est le signifiant de la signifiance, le symbole du manque dans le désir, la marque que le désir doit être signifié, mais qu'il en sera toujours altéré.

Car en deçà des problématiques du rapport sexuel homme femme, qui échoue à s'écrire, s'étaye avant tout pour lui, un choix forcé, celui de la loi sexuelle, celui de l'être ou de l'avoir, celui de l'incompatibilité du mutisme ou de la parole, qui est sa castration.

La métaphore paternelle se joue en trois temps

D'abord, l'enfant cherche à s'identifier au trait unaire, qui vaut pour ce qu'il vit Désir de la mère, avec le risque du fétichisme ou du travestisme, si il en reste là.

Puis la présence du nom du père dans le désir de la mère le laisse croire rival à être son phallus, tout en lui révélant en même temps sa privation réelle.

Mais si le père et son nom sont constamment dévalorisés dans le discours de la mère, l'enfant restera dans la fusion.

Pour finir le père apparaît non comme celui qui l'est, mais comme celui qui l'a et dont il peut le priver.

Dés lors, l'enfant forgera l'idéal de son moi en s'identifiant hystériquement à lui.

Le discours de la mère, la verbalisation des thèmes, où elle tient le père, sa façon de l'évoquer à l'enfant devient bien souvent essentiel, pour saisir les problématiques de ce dernier.

Cela ne signifie pas qu'il faille aller en requérir les fruits auprès de la mère elle-même, car notre priorité va à l'enfant, à la relation qui nous lie à lui, ce qui doit toujours nous faire privilégier ses propos à lui, ce qu'il en dit.

Bien sûr l'entretien individuel doit se garder de vouloir tout savoir de l'histoire du sujet, car cet interrogatoire laisse transparaître la quête d'une vérité toute, qui préoccupe surtout celui qui interroge, au détriment de celui qu'il reçoit.

Loin d'une vision naïve ou idéaliste de technicités pleines de bons sentiments ou d'obsessions bureaucratiques, mieux vaut reconnaître l'obligatoire prévalence du structuralisme dans les structures socio-éducatives.

Vouloir tout contrôler est le pire exemple à donner, d'autant que les politiques sécuritaires ne font que creuser l'angoisse, en révélant l'impuissance.

La question est surtout de lui permettre de situer les faits concrets du contexte, afin qu'il soit, lui, attentif à saisir qui dit quoi à qui ?

Qui veut quoi de qui ?

Que sait-il du pourquoi il est ici avec nous ?

Qui sommes nous pour lui ?

Car dans l'intrication de poupées gigognes des demandes, force sera de repérer l'inconscient qui se forge comme terme médiateur entre les différents intervenants et leurs activités.

Car il en va des parents, de la famille, de l'école, du quartier, qui en réfèrent aux instances éducatives de l'ASE ou aux instances judiciaires de la PJJ, qui délèguent l'action aux instances dirigeantes de votre institution.

De là, il est pris entre la direction, les « psy », les « éduc », les groupes d'activités, où il ne s'agit pas, qu'il se perde en s'attachant aux personnages concrets et aux effets imaginaires qu'ils produisent sur lui, mais qu'il soit à même d'en saisir les oppositions distinctives, les dissymétries, qui parle symboliquement du Réel de l'institution.

Si « l'inconscient est structuré comme un langage », comme le dit Lacan, cela signifie que le langage est l'extension symbolique de la parole, son écriture, dont la langue est l'objet réel et la « lalangue » son imaginarisation.

Son caractère d'invariant articulatoire opère selon des lois, qui n'offrent que des possibilités limitées, aux choix de combinaisons de parole qui vient l'actualiser.

Les lois structurales n'ont de sens, ni avec le surmoi, ni avec des effets de culture, même si des événements réels ou fantasmés s'en nourrissent et jouent d'effets de sens dans la langue, car elles répondent aux lois de la logique classique, qui insistent de singularités en empruntant aux logiques « friendly » modifiés. ( voir Hintikka et Lacan sur le jeu des quantificateurs.)

Elles sont lois du langage, universellement valables et vérifiées par les linguistes, pour chaque langue, jusque dans leurs transformations diachroniques historiques.

Synchronie et diachronie, comme signifiant et signifié appartiennent aux mêmes lois structurelles, même quand leur inertie respective diffèrent dans nos vécus.

« La parole ou la mort » titre de M. Safouan.

« L'écriture ou la vie » titre de G. Semprun.

Chaque culture a son ensemble de système symbolique, langage, règles matrimoniales, rapports économiques, arts, sciences, religions, qui s'intriquent les uns aux autres, pour créer « une société civile, dont le droit est l'expression », disait Marx. La société cherche ainsi à résorber la disparité entre les systèmes, au point que Lévy-Strauss constate, qu'aux mythes d'un peuple, correspond souvent les rites d'un peuple voisin.

Au point que j'en viens à penser que les mythes des parents font les rites des enfants et qu'aux rites des parents correspondent les mythologies des enfants, car là où le symbolique cause, chacun, quoi qu'il en soit, y entend ce qu'il veut.

Ainsi les langues subissent des transformations intrinsèques à elle-mêmes et d'autres sous l'influence extérieure d'autres langues, dont la propagation opère par attractions ou répulsions, réponses, remèdes, excuses, remords.

L'institution constitue ainsi un langage, disent Poncin et Oury, propre à donner l'occasion d'articuler au-delà des pièges de l'imaginaire, des signifiants, du symbolique, en instaurant des jeux actifs entre les accueillis et les accueillants.

Dans cet espace de temps, les changements de rôles, auxquels tous acceptent de se plier, favoriseront la visée du lien social.

Il s'agit donc de permettre à chacun de pouvoir s'extraire de la méconnaissance où l'entretient l'imaginaire de ses fantasmes, où il croit régner en maître, ou à défaut faire un avec l'autre dont il se soutient, pour se reconnaître sujet divisé par le langage, cet Autre, dans une relation à d'autres.

« Un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » disait Lacan.

Il n'y a pas de signifiant en soi.

L'enfant ne l'est, enfant, qu'en opposition à des parents, soit en rapport à une mère et

en rapport à un père, sans compter les mères et pères de ces derniers, sans compter tous ceux qu'il saura s'inventer.

Et si il est fils ou fille, ce n'est que d'être garçon ou fille, au regard de chacun.

L'accueilli va-t-il accepter de se servir de vous pour s'éduquer ?

C'est à soutenir cette nécessaire sortie de la causalité de la folie, que peut alors s'ouvrir l'obligation de lire la psychose sociale, le Réel de la psychopathologie qui préside à nos causalités psychiques.

Sujet, groupe ou institution, quelle place occupe-t-il, ou elle, sur l'échiquier de l'univers social ?

Quelle position dans l'univers symbolique, où il est pris ?

Et même, si il, ou elle, voudrait se situer à l'extrême onction du champ social et politique, qu'il, ou elle, honnît et où il, ou elle, se noie, il, ou elle, ne pourra échapper à devoir se positionner face à ses conditions d'existence, face aux lois quelles qu'elles soient de son environnement social.

Impossible d'échapper à la question de savoir, comment nous sommes quadrillés, corsetés, dans cet univers où ne règne et ne fait signe, que la façon dont chacun est marqué en son corps, dans la vie paranoïaque, où il faudrait toujours savoir si oui ou non il est des nôtres ?

Et si ça n'est pas écrit sur son front, alors on lui collera une étoile, jaune de préférence, ou à défauts rouge ou noire.

Pourtant, il en va des sujets, comme des phonèmes, on ne peut les définir que de leurs oppositions distinctives.

Il n'y a pas d'identité, il n'y a que de la différence.

Les investissements, les identifications, les transferts s'articulent non sur les personnes ou les institutions, si ce n'est imaginairement, mais sur les différences qu'entretiennent entre eux certains éléments du Réel, tels que les places et fonctions symboliques.

Le signifiant n'a pas de sens en soi, il marque un écart de sens entre lui et d'autres.

Les traits situationnels, les conditions de travail, les responsabilités assurent la structuration des personnages symboliques, insiste Tosquelles (voir P 97).

Et si certains viennent à figer une valeur sémiologique, dans la façon dont ils s'inscrivent objectivement, la parole permettra d'introduire des variations sémantiques, syntaxiques, rythmiques et signifiantes, sur le thème structural.

Car il n'est pas question de pister toutes les réalités objectives juxtaposés, mais de viser à poser un ensemble de relations inscrivant chaque élément, pour qu'il puisse livrer et refléter le système structural, qui fait l'ossature de l'institution, comme de sa visée, qui n'est en aucun cas une fin.

C'est sur le plan structural et donc discursif, que pourra s'ancrer le sens d'un

découpage commun des données de l'expérience, en y différenciant le plan sémantique ouvrant le dialogue sur un découpage commun du réel (cf P100).

On retrouve dans l'institution la double articulation du langage.

Au niveau signifiant, l'articulation d'un matériel social délimite des oppositions distinctives fonctionnelles, des « Situèmes », des personnages symboliques en situation, dont le critère de reconnaissance est fourni par la réciprocité dialectique des fonctions.

Au niveau de la barre, le groupement des valeurs distinctives permet l'émergence de valeurs sémiologiques, pour un symbolique qui fait signe.

Au niveau signifié, le groupement des valeurs distinctives permet l'émergence de virtualités sémantiques imaginaires, qui font sens.

Je me permets donc de vous le présenter à ma façon et en prenant en compte les éléments du débuts.

Réel signifiant fonction expressive	Situèmes dialectique des fonctions	_____	Modèle structural du lieu institutionnelle
--	------------------------------------	-------	--

Symbolique, barre fonction appellative	Valeurs distinctives sémiologiques	_____	études des figures métonymiques et métaphoriques
---	------------------------------------	-------	--

Imaginaire, signifié phonologie	Virtualités distinctives sémantiques Morphèmes et Sémantèmes
------------------------------------	---

Il y a nécessité d'entendre le crible situationnel global, qui ordonne le comportement du secteur institutionnel, comme le crible phonologique local, pour entendre les actes de parole.

Il s'agit toujours de découper au bon endroit dans le flot, contrairement à l'étranger, qui de n'être pas dans la onda, rit à contre temps sans saisir le sens.

Le crible situationnel, constitué d'oppositions distinctives, est un véritable modèle inconscient, qui réclame de dépasser le crible nominal de la tradition où on sait qui est qui.

Ce dernier est la version grec de la signification qui préside à notre univers scientifique d'occis-dentés, où le signe est un semblant qui ne fait que remplacer le vide de l'écriture.

La version hébraïque y introduirait, au-delà du signe, un quatrième niveau de lecture, celui du « Sod », celui du secret des variations des combinatoires signifiantes, tels que nous affectent les sujets des énonciations, que l'on préfèrent oubliés.

Pour finir, je conclurais comme j'ai commencé, soit par une histoire juive.  
Celle du goy, qui vient voir le rabbin, pour savoir ce qu'il en va de ce paradis, auquel les juifs accèdent à condition de passer leur vie à lire. Mérite-t-il un tel effort ?  
Le rabbin lui propose alors de rentrer chez lui et de dormir, puis pendant qu'il rêvera, il viendra le chercher pour l'y mener, afin de lui permettre de juger par lui-même.  
Le goy rentre chez lui, s'endort et rêve.  
Le rabbin passe le prendre et l'emmène alors dans une longue marche à travers collines et montagnes.  
Alors qu'il se lasse et s'impatiente, ils aperçoivent enfin une lumière au lointain, dans une minuscule cabane.  
« Voilà, nous y sommes ! » dit le rabbin.  
« Tu te moques, il n'y a là que mesure » s'énerve-t-il !  
« Non, non, patiente ».  
ils entrent et trouvent assis par terre, Rabi Akiba, qui lit à la lumière d'une chandelle un énorme livre posé sur ses genoux.  
« Tiens regarde, Rabi Akiba, il est au paradis ».  
« Mais tu te moques, il ne fait que lire » !  
« Oui, mais maintenant, il comprend le sens de ce qu'il lit » !

Intervention à l'AEMO Ostwald  
de Strasbourg Juin 2016